

PHILIPPE EON

# Une philosophie de la précarité énergétique

**P**hilippe Eon travaille pour l'agglomération du Pays châtelleraudais, en tant que responsable du service développement durable, et s'occupe de la politique énergie-climat. Il enseigne également la philosophie à l'université Paris Diderot, en master énergie, écologie, société. Auteur d'ouvrages sur le développement durable et l'adaptation au changement climatique, il publie *Réguler le chauffage. Une philosophie de la précarité énergétique*. Dans ce livre, il propose de redéfinir les notions de précarité et de sobriété, et pointe le paradoxe d'une société qui veut lutter contre la précarité énergétique tout en s'efforçant de limiter la consommation de ressources naturelles.

**L'Actualité. – Pourquoi traitez-vous la précarité énergétique comme une question philosophique ?**

**Philippe Eon.** – Je ne peux pas m'empêcher d'aborder les choses à travers la philosophie, notamment sous l'aspect du langage, qui a une fonction fondamentale. Il conditionne en effet notre façon de décrire le monde, d'agir, ou au contraire de ne rien faire. Par exemple, on explique souvent dans les milieux institutionnels que la précarité énergétique est un «volet» de la politique énergie-climat, comme si le thème était dans une case qui lui garantissait sa place et sa pertinence. Sur les sujets du climat et de l'énergie, les pouvoirs administratifs forment des discours qui réclament de l'adhésion, suscitent peu de questions et occupent l'espace public à la façon d'une *doxa*. Pourtant, et contrairement à ce qui est annoncé, ces discours jouent souvent comme des obstacles à d'autres formes d'action et à d'autres modalités de l'efficacité. Interroger cela, c'est la valeur ajoutée de la philosophie dans un monde qui est à la fois très technique et très administratif.

**Comment définissez-vous la précarité énergétique ?**

Justement, j'essaie de ne pas commencer par définir. Une des premières tâches des politiques publiques, c'est précisément de définir, de dire : «La précarité énergétique, c'est quand on consacre plus de 10 % de son budget aux dépenses d'énergie, ou quand on a ressenti un certain nombre de fois le froid chez soi.» La définition doit être problématisée, il ne faut pas s'arrêter à la question budgétaire ni même au fait d'avoir froid ou de se restreindre.

On ne peut pas parler de précarité énergétique sans s'interroger généralement sur ce qu'est la précarité dans notre société et sans essayer de comprendre ce que sont l'exclusion et le déclassement social. Généralement nous en appelons à la cohésion et à l'intégration, avec de bonnes intentions morales ou en supposant qu'elles peuvent résulter d'un projet politique. Mais quelle théorie de la société (et à l'occasion de la morale et de la politique) engageons-nous quand nous disons les choses de cette manière ? Par ailleurs, on a associé le mot énergie à la notion de précarité. Est-ce pour signaler un effet supplémentaire d'une précarité qui est par ailleurs salariale ou qui concerne d'autres biens (la santé, le logement, la culture) ? Ou bien la référence à l'énergie nous conduit-elle à revisiter ce que nous appelons la précarité dans notre société, en liant désormais la question sociale à la question du rapport de la société à son environnement et à ses ressources.

**Pourquoi, selon vous, la question de la précarité énergétique n'est-elle jamais posée en ces termes ?**

Ce n'est pas très politiquement correct. Les situations de précarité énergétique appellent une réaction sociale immédiate. Si des ménages ont froid ou peinent à payer leur confort thermique, il faut faire quelque chose. Ce qui se comprend parfaitement. Il n'est pourtant pas certain que le fonctionnement de la société se soumette réellement à ce schéma pratique rassurant : à un problème désigné répond une solution. La lutte contre la précarité énergétique peut recouvrir des significations très différentes. On peut se fonder sur l'idée qu'il y a une inégalité dans la distribution des ressources énergétiques comme pour

d'autres biens. Mais quel sens aura la lutte, si on considère que la précarité énergétique est le signe avant-coureur d'une raréfaction énergétique qui concerne l'ensemble de la société ? C'est pourquoi la lutte contre la précarité énergétique, par ricochet, doit nous conduire à questionner le sens de toute la communication sociale et politique actuelle sur les économies d'énergie. Personne ne demande aux gens de supporter le froid. Au contraire, on lutte contre la précarité énergétique comme si tout le monde avait droit au confort thermique, mais selon une «bonne mesure» ou une «juste mesure». Pas d'excès, pas de gaspillage. Vous remarquerez que la nécessité de l'économie n'est jamais énoncée de cette manière à propos de la communication digitalisée, par exemple. On ne dira jamais : le sms le moins cher (ou le plus propre) est celui qu'on n'envoie pas. Au contraire, ici vaut le droit à l'illimité. Or les *data center* consomment, eux, beaucoup et de plus en plus d'énergie. Mais on ne veut pas y penser. Ce que nous cherchons, à travers les économies d'énergie, c'est une mesure possible, laquelle nous échappe dans la plupart des autres domaines de la vie sociale.

**Peut-on interpréter la question de l'énergie en termes de répartition, comme pour les richesses ?**

Oui, je viens de l'évoquer, mais plus fondamentalement elle renvoie à un modèle de développement ou une façon de parler de nos richesses. Le philosophe allemand Peter Sloterdijk évoque la psychologie de l'homme moderne qui, selon lui, bénéficie d'une légèreté incroyable. On a de la lumière et du chauffage à volonté, on se déplace comme on veut, mais dans le même temps on cultive un discours sur la pénurie, le stress, l'inquiétude de l'avenir... Il y a quelque chose d'irritant dans le fait de tenir un discours qui ne colle pas avec ce que l'on est. La thèse de Sloterdijk est de dire que la subjectivité moderne, qui s'est libérée des contraintes matérielles, doit être régulièrement contrebalancée par quelque chose de lourd. On a développé au plan psychologique une espèce d'insouciance par rapport à la réalité. D'où la nécessité de ce mouvement de balancier pour nous raccrocher au monde, à la contrainte matérielle, à ce qui pèse. Tous



Thierry Fontaine, *Cri dans la nuit*, photographie, 2001.

ces discours sur l'austérité, sur la pénurie, servent à lester notre représentation du monde avec un réalisme, qui nous ramène sur terre et parmi les autres. Mais c'est ce qui explique aussi que le lien collectif soit alors vécu de façon négative, uniquement par le stress du manque, de la pénurie.

#### Qu'est-ce que cela révèle sur notre rapport à ces thèmes ?

D'abord, il faut se détacher du réalisme énergétique, Illich dirait de «l'énergétique», cette position technique qui considère que l'énergie est uniquement une ressource de la nature que nous exploitons. Le travail philosophique permet de situer l'énergie au niveau d'abstraction convenable. Quel est le bien dont on manque quand on est dans une situation de précarité énergétique. A-t-on froid ? Si c'est le cas, cela renvoie à un bien-être thermique et au rapport que le corps entretient avec l'air ambiant. Ou bien manque-t-on d'une certaine marchandise, distribuée par des réseaux, symboles d'un certain mode de développement, et fournie par des entreprises à un prix qui dépend d'un marché complexe ? L'énergie n'est pas la chaleur qu'on ressent. Il faudrait donc distinguer entre précarité thermique et précarité énergétique. Il arrive d'ailleurs que la lutte contre la précarité énergétique consiste à dissuader les ménages de recourir à

certains moyens dangereux pour lutter contre le froid. La précarité énergétique est un phénomène social qui présuppose le système énergétique de la production, de la distribution, de la marchandisation, qui fait de l'énergie quelque chose d'abstrait, de général. Et la lutte contre la précarité énergétique présuppose ce système et s'y inscrit pleinement.

#### Pourquoi placez-vous la question du logement au cœur de votre réflexion ?

C'est un secteur qui focalise l'attention des politiques publiques, en tout cas en France, d'où l'effort de l'État sur la rénovation énergétique de l'habitat. La précarité énergétique dans le logement est aussi un objectif privilégié des politiques publiques. Le logement est intéressant car il est un lieu où s'articulent de manière multiple sphère privée et sphère collective. Pour les fournisseurs d'énergie, un logement est «un point de livraison», rattaché au réseau qui maille l'ensemble de la société. Mais le logement, par son enveloppe, reste encore le symbole du refuge et de la protection contre l'extérieur. Pour lutter contre la précarité énergétique dans des logements en mauvais état, certains proposent des solutions d'urgence qui consistent à installer une sorte de tente à l'intérieur même du logement. Le refuge précaire des sans-abris finit par entrer

dans la maison. C'est troublant. Quand on y pense, il est plutôt étonnant que les pouvoirs publics s'escriment, à grand renfort de moyens et de subventions, à décider des propriétaires, qui sont en principe tout de même «maîtres» chez eux, à rénover leur propre logement.

Dans le domaine du déplacement, on contrôle, on surveille, on fait jouer la peur du radar. Mais si on demandait aux gens de réduire leurs trajets pour les vacances, ce serait la guerre sociale. Au contraire, si on leur permet de vivre chez eux à 20 °C en faisant en sorte que ça leur coûte moins cher au plan énergétique, dans des conditions de confort inchangées, c'est tout bénéfique politiquement. Le logement est une sorte de «non-lieu» politique, un vrai soulagement pour l'action politique. Puissent les gens être bien chez eux, c'est au moins ça de gagné.

#### Dans le livre, vous évoquez la nécessité de «diminuer notre train de vie énergétique». Est-ce que cela signifie de passer à une forme de sobriété, voire de décroissance ?

Oui, mais cela n'empêche pas de discuter ce type de notions, souvent utilisées comme des slogans, saturés d'évidence. Qu'est-ce que la sobriété dans un monde de consommation ? Il est possible d'être sobre à titre individuel mais cela ne peut pas être une règle d'organisation politique. Le rapport entre les notions de précarité et de sobriété mérite réflexion parce que sobriété sous-entend maîtrise de soi. La précarité est exactement l'inverse, c'est la situation de quelqu'un qui est exposé à son extériorité et qui subit. Celui qu'on appelle le «précaire froid» est sobre par nécessité, mais ce n'est pas de cette sobriété qu'on veut. On rêve encore d'une sobriété qui serait une autorégulation. Mais c'est justement ce que notre société de consommation interdit de penser. On ne sait plus réguler l'abondance dans laquelle on vit. De la même manière qu'on ne sait plus limiter l'exclusion au sein de la société. En fait, c'est notre société qui est en situation de précarité et qui ne sait pas, ne peut pas, maîtriser son extériorité. Évidemment, il serait bizarre et complètement paradoxal d'en conclure qu'il faut alors «lutter» contre cette précarité.

*Réguler le chauffage. Une philosophie de la précarité énergétique*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2015, 242 p. (ISBN 978-2-7637-2631-1).